

Brigitte Henry
L'insoutenable gravité de l'être

Philippe Langlois

Volume 48, Number 192, Fall 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/52761ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Langlois, P. (2003). Brigitte Henry : l'insoutenable gravité de l'être. *Vie des arts*, 48(192), 46–48.

BRIGITTE HENRY

L'insoutenable gravité de l'être

Philippe Langlois

DU SOFA AU TRAMPOLINE, BRIGITTE HENRY CHERCHE À S'AFFRANCHIR DE LA FORCE GRAVITATIONNELLE. EN PLAÇANT SES SUJETS DANS UN ÉTAT D'APESANTEUR MOMENTANÉ (MILIEU AQUATIQUE, TRAMPOLINE) ELLE CHERCHE À CAPTER L'ENVOL, L'ASCENSION, LE SENTIMENT EXTATIQUE. IMAGES ONIRIQUES DE CORPS – ET D'ESPRITS – ENFIN LIBÉRÉS.

« Sometimes it feels like there's nothing left to land on. »
Un confident du projet Gravité Zéro.



Pont-Levant
50 x 60 cm

Chimérique
125 x 100 cm

Passée la dernière branche, tes pieds foulent un rocher. C'est le bout du monde. Tu contemples le bout du monde; et même plus loin. Après le flanc escarpé, un ciel qui s'élève, quelques cirrus qui s'échevellent. C'est là que tu vas. Tu sors ton aile de son sac. Tu la déploies sur le rocher, démêles ses cordes, chausse la cabine, visses les mousquetons, ajustes les sangles. Tu agrippes les poignées.

Faisant dos à la falaise, tu guettes le vent. Soudain ton bassin recule, et ton aile se gonfle au-dessus de ta tête. Tu la tiens par les bras et tu la fixes dans les yeux. Tu te retournes, les deux bras comme des crochets: tu tires tout vers l'escarpement. Le bout du monde vient à toi. Le vent s'engage dans ton T-shirt. De la sueur sèche sur ton dos. Une araignée saute dans la cabine. Ton pied d'athlète va bon train. Vous vous envollez.

— *J'ai toujours voulu voler*, confie volontiers Brigitte Henry. *Quand j'étais petite je voulais être astronaute. À chacun de mes anniversaires, je montais sur le sofa, je me mettais au bord de l'escarpement, je regardais en bas, je me disais: cette année, c'est la bonne, ça va marcher; ça ne marchait jamais.*

— Qu'est-ce qui ne marchait jamais? — *Je me propulsais sur les ressorts du sofa, très haut. Et alors tu le sais, quand on commence à décoller du sol, on commence à voler. On ne vole pas encore bien sûr, mais c'est bien le début du vol, et tant qu'on est en montée, tant qu'on est en ascension, en essor: tu vas voler, il n'y a pas de raison de ne pas le croire puisque toutes tes sensations te le confirment. Il n'y a plus de gravité, c'est-à-dire qu'on ne la sent plus. C'est après ça qu'on retombe. Je retombais chaque année; et l'année suivante, je réessayais, avec à nouveau l'espoir de voler.*

Brigitte en rit (sans jeu de mots), elle rit beaucoup. Elle sourit généreusement sans regarder à la dépense. Elle écoute, s'avive, me scrute, parle sans inhibition, tendre et rêveuse, mais éveillée, passionnée. Ses photos reflètent bien ces traits de son caractère. On a pu penser que ses photos étaient noires, funestes. Brigitte ne voit pas



pourquoi. Un tempérament ténébreux n'aurait pas eu le ludisme d'exposer ses œuvres au fond d'une piscine car, dit-elle, «on est tellement bien sous l'eau», il y a «le silence» qu'on ne retrouve pas dans une galerie bondée¹. Au contraire, Brigitte Henry est toute en humour. Et puis, elle s'habille en rose pâle.

Inquiétantes ses photos? Peut-être, mais funestes, non. Dans son exposition individuelle *Waterproof portrait sous l'eau* (2000)², ses sujets, humains ou fantastiques, dansent devant un ciel parsemé de légers stratus ou alors ils traînent des voiles derrière eux, volent au-dessus d'une route désertique, s'abandonnent à une lente chute entre les gratte-ciel, traversent un ouragan sans toucher au sol. Les personnages ont en commun leur état suspendu. Ils ont des ailes ou bien ils sont tout simplement emportés par le vent. Dans les faits, ils flottent. Ils sont photographiés dans l'eau d'une piscine, devant une toile, costumés comme dans leurs plus beaux rêves. Ce sont les rêves de Brigitte Henry. Ils sont d'une poésie non pas lugubre, mais éthérée, aérienne. Chaque personnage a sa folie et cette folie l'amène à se détacher de l'univers commun. Seul au cœur du sublimement beau de son univers onirique. Le plus souvent la tête coupée. Chaque groupe de photos est accompagné d'une piste musicale composée par Patrick Watson expressément pour ce

projet. Jamais située, la musique semble nous échapper et par là elle contribue à délocaliser l'image, à la suggérer irréaliste, rêvée. Pourtant, comme ça nous prend aux tripes, on ne peut pas faire autrement que d'accorder à l'image une forme de réalité. Cette ambiguïté est troublante, inquiétante, berçante, émouvante.

— En fait, dis-je à l'artiste, comme l'enseigne ton histoire avec le sofa, la suspension est toujours illusoire. On ne suspend jamais la gravité. Parce que deux corps ont une masse, ils s'attirent; c'est une loi universelle. Que tu échappes à la gravité de l'un, disons la terre, tu entres immédiatement dans l'influence d'un autre. Le point d'équilibre n'existe pas, l'équilibre ne se maintient pas. Il n'y a que de l'attraction, rapprochement ou éloignement: jamais de suspension. Toujours du mouvement et toujours un corps contre lequel tu ne peux rien, avec lequel tu dois travailler, un sol. Que signifie alors la recherche acharnée de la suspension; ce désir, à quoi rime-t-il?

Ses photos ont déjà répondu. Ça rime comme: désir de la beauté, au risque de la folie. Ça passe par ce qu'il y a de plus inquiétant dans la solitude, et ça débouche sur une clairière qu'on appelle l'imaginaire. Et, dans cette clairière, surgissent soleil, désert, gratte-ciel, coquillages, ouragan, on ne sait jamais. C'est la réponse de Brigitte Henry, je crois.



Escapade
75 x 100 cm

Voici pourquoi sa deuxième exposition individuelle s'intitule *Gravité zéro*. Elle annonce sur le site www.savedbythebelles.com: «*Je transforme en images photographiques les rêves les plus éloquentes de celui ou de celle qui rêve de s'envoler.*» Elle a donc invité des visiteurs à lui faire part de leurs rêves sur le vol, le flottement ou la chute. Elle a téléphoné au Cirque du Soleil pour demander un trampoline. La réponse est venue sous forme d'une bourse assortie d'une invitation à exposer le projet au cirque même. Elle a donc acheté un trampoline, qu'elle a toujours chez elle, et qui bat certainement de loin le sofa de son enfance. Elle a fait sauter ses modèles sur le trampoline devant une projection de diapositives pour les croquer en pleine suspension, entre l'ascension et la chute. Encore un fois, ses sujets ont souvent la tête coupée. —*Il y a quelque chose à chercher de ce côté là, me dit-elle.*

Dans cette dernière série, on ressent plus la gravité que dans la série *Waterproof*. Cela a trait, sans doute, à la position corporelle des sujets photographiés: ils sont tous en position verticale, en chandelle. Ce qui indique immédiatement, pour un corps humain, un sol qui le soutient, bien que ce sol se trouve quelques mètres en dessous. Quant

aux clichés réalisés sous l'eau, ils laissent entrevoir des corps sinueux, des figures renversées, des arabesques enchevêtrées, autant d'éléments qui brouillent la perception de l'action et n'expriment pas directement, uniquement, les forces gravitationnelles. En somme, une partie de l'ambiguïté sur le statut réel ou irréel de l'image semble donc avoir été perdue dans le projet *Gravité zéro*. Avec pour conséquence une photographie plus frontale dans laquelle le sujet se détache davantage de l'horizon ou du milieu dans lequel il est présenté. En d'autres termes, le portrait est plus objectif, le propos moins délirant. Mais cette objectivité vient peut-être en partie du point de départ de la démarche de *Zéro Gravité*: une mise en image des rêves des autres, glanés à la suite d'un appel aux confidences anonymes. Une démarche qui commande une tout autre création d'images que ne le faisait *Waterproof*, qui s'inspirait du monde onirique propre à Brigitte Henry. C'est peut-être cette extériorité de la photographe et de la photographie. Je ne sais pas.

Je reprends: — Tu sais, j'ai lu cette réflexion quelque part: depuis que Marcel Duchamp a posé un urinoir dans un musée, toute une partie de l'art ne chercherait plus à produire une image représentant la réalité

mais à produire la réalité elle-même. L'objet d'art réfère à lui-même plutôt que de représenter autre chose, une personne, un paysage, un dieu. Or ce serait paradoxalement depuis que l'art résout de cette manière-là le problème de la référence, en s'appropriant la réalité, qu'il est le plus dépendant d'une narration et de concepts pour lui donner un sens, pour le soutenir publiquement. Autrement dit, dans le sys-

tème contemporain de l'art, des critiques et des conservateurs fournissent (ou imposent) une narration et un discours théorique aux œuvres des artistes. Mais je te demande, est-ce que tes photos, dont la poésie est déjà une narration très forte, ont vraiment besoin qu'on écrive sur elles? — *Tu sais que c'est un beau compliment que tu me fais*—Oui, c'est un compliment. —*Je ne sais pas quoi te répondre...* □

¹ C'est ainsi que Brigitte Henry avait justifié son idée d'exposer *Waterproof* au fond d'une piscine. Entrevue avec Yves Desgagnés, télédiffusée au Magazine Culturel de Radio-Canada, le 1^{er} janvier 2001.

² *Waterproof portrait sous l'eau*, vernissage sous l'eau à la Piscine Schubert, Montréal, 2000; deuxième partie présentée à la Galerie TM, Montréal, 2001.

BRIGITTE HENRY
ZÉRO GRAVITÉ
GALERIE SAS

DU 3 AU 13 SEPTEMBRE 2003
372, RUE SAINTE-CATHERINE OUEST,
SUITE 416, MONTRÉAL

PRÉSENTÉ ÉGALEMENT
AU CIRQUE DU SOLEIL, MONTRÉAL
OCTOBRE 2003